

# Fleurs de blé noir

Carole Lavoie est romancière et auteure dramatique. Elle a écrit des nouvelles, des polars et des romans historiques. Son premier roman, *Eclats d'Emeraude*, a reçu le prix Jackie Bouquin « la femme dans l'histoire ».

Plus d'informations sur le site <http://carole.lavoie.free.fr>

## DU MEME AUTEUR

Dans la saga « Rivages » :

*Eclats d'émeraude* 1995

*Le Crystal brisé* 1997

(réédité sous le titre *Côtes d'amour* en 2007)

Dans la série « les enquêtes de Lise Clément » :

*Une ombre sur le festival* 1998

*Destins enchaînés* 2000

*Le dormeur du VAL* 2002

*Macchabées sur lie* 2004

*Carnet d'enfances, nouvelles*, 2004

Carole Lavoie

# Fleurs de blé noir

Roman

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

© Carole Lavoie, 2022

ISBN : 979-10-359-6028-5

*A ma mère et à ses sœurs,  
les véritables fleurs de blé noir*

## NOTE DE L'AUTEUR

Cette chronique d'une famille de l'Argoat au début du 20<sup>e</sup> siècle est un hommage à mes ancêtres des Côtes d'Armor. Le roman évoque des traditions et des faits historiques, mais c'est une œuvre de fiction. Les personnages et leurs aventures sont imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

Le titre «Fleurs de blé noir» est inspiré par une chanson de Théodore Botrel. Né à Dinan à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, il était célèbre dans toute la France avec ses chansons inspirées par la Bretagne.

«*Sur les bords de la Rance, où j'ons vu le jour...*» le roman pourrait commencer comme la chanson.

## PROLOGUE

Un soir de septembre, dans la dernière décennie du vingtième siècle, une berline de couleur sombre arriva dans un petit village en lisière de la forêt de la Hardouinai. Le hameau était désert. Pas âme qui vive autour des quelques maisons, pas même un chien. Des yeux cachés derrière des rideaux suivirent le véhicule qui roulait lentement, comme si le conducteur cherchait sa destination exacte. Il s'arrêta en bordure d'un chemin qui menait à la forêt.

Un jeune homme descendit de la voiture. Il ouvrit une des portières arrière à un homme âgé qui s'appuyait sur une canne.

Le vieillard avait encore belle allure dans son pardessus croisé. Il jeta un regard circulaire sur le paysage avant de s'approcher d'une butte de terre plantée à l'écart du chemin.

— C'est là. Ça ne peut être que là... murmura-t-il comme pour lui-même.

Désignant la butte avec sa canne, il ajouta à l'adresse de son compagnon :

— Ce tas de terre, c'était une ferme qui appartenait à mon père et à mon grand-père. Ici, les maisons meurent quand on les abandonne.

Il resta un long moment les yeux fixés sur les vestiges, muet. Impossible d'évoquer avec un chauffeur de taxi indifférent les causes réelles de leur présence dans ce lieu isolé.

Quand le vieillard se retourna, il embrassa une nouvelle fois le paysage du regard et s'arrêta sur la ligne serrée des frondaisons, au-delà des champs. Il poussa un profond soupir. Il semblait soudain très fatigué.

— Il est temps de partir maintenant, lança-t-il au chauffeur avant de remonter dans la voiture.

Dans quelle mesure le lieu de leur naissance influence-t-il le destin des êtres humains ? Est-ce un fardeau dont on peine à se délivrer ou une richesse à préserver ?

La famille Grasland vivait depuis toujours près de la forêt de La Hardouinais. Les plus lointaines anecdotes rapportées par la chronique familiale avaient pour décor ces landes mouillées de rivières et d'étangs, ces champs pierreux gagnés sur la broussaille à la force des bras. Des bosquets touffus subsistaient par endroits et s'entêtaient à jeter leurs graines dans les prés pour reformer la mythique forêt initiale, royaume des créatures mystérieuses dont les aventures alimentaient les récits des anciens le soir à la veillée.

A en croire l'instituteur, le nom de la forêt faisait référence à Arduina, une déesse vénérée par les Gaulois.

— Superstitions ! proclamait l'abbé Esnault. Les saints missionnaires<sup>1</sup> ont sorti la Bretagne des ténèbres.

Quand les anciens parlaient des « dames » qui dansaient la nuit sur la lande, cela contrariait aussi le curé :

— Les fées ont disparu depuis que l'on sonne l'Angélus et qu'on chante le Credo<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Mythiques « saints fondateurs de la Bretagne », moines venus des îles britanniques aux 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> siècles.

<sup>2</sup> Cité dans *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne* de Paul Sébillot.

La population locale ne voyait pourtant pas de contradiction entre Jésus-Christ et Gargantua<sup>1</sup>. Le culte des saints et celui des pierres sacrées se mêlaient dans un ensemble de croyances qui réglaient la vie de tous jours. Mais, par-dessus tout, c'était la météo qui dirigeait les existences, apportant prospérité ou disette.

La Hardouinais avait connu une petite activité industrielle aux siècles précédents avec l'exploitation du fer contenu dans le sol rocheux. Les vestiges d'un haut fourneau existaient encore, mais les forges avaient fermé et les ouvriers étaient partis. Restaient les cultivateurs implantés de génération en génération sur ces terres ingrates du centre Bretagne.

Les exploitations étaient dispersées dans la campagne, autour des hameaux qui formaient des communautés de travail pour les gros travaux : fenaison, moisson ou battages. Les hameaux étaient reliés par des chemins de terre percés de trous, peu praticables en hiver. Les paysans vivaient dans un monde réduit à l'échelle de la famille et du canton. Leur horizon n'allait guère plus loin que le bourg, souvent situé à plusieurs kilomètres.

En ce début du 20<sup>e</sup> siècle, Eugène Grasland exploitait une métairie de dix hectares, composée pour deux tiers de terres labourables, pour un tiers de prairies et de landes. Il possédait en propre trois hectares en lisière de la forêt, sur les terres défrichées autrefois par les Templiers. Il aurait bien aimé avoir quelques arpents de bois, mais les haies lui fournissaient assez de ramée pour chauffer la ferme.

Il ne s'était jamais posé la question mais, si on le lui avait demandé, Eugène aurait répondu qu'il n'était pas malheureux. Il formait un couple paisible avec Célestine, une femme d'Eréac, de l'autre côté de la Rance. Il la connaissait à peine avant leur mariage. Il l'avait vue pour la première fois à la foire aux chevaux du Châtelier, une rencontre organisée par les parents des

---

<sup>1</sup> Appelé aussi Gargan, divinité celte très présente en Haute Bretagne dans les légendes et la toponymie.

jeunes gens dans l'intérêt des deux familles. La jeune fille n'était ni laide ni effrontée et elle n'avait pas déplu à Eugène. Les fiançailles et les noces avaient rapidement suivi. Elle-même fille de cultivateurs, Célestine connaissait la vie à la ferme et ne rechignait pas à la besogne. Par son père, elle avait permis à Eugène d'acquérir les deux chevaux qui avaient fait de lui un laboureur. Un garçon était arrivé un an après le mariage, en mai 1881. On l'avait prénommé Célestin, en l'honneur de sa mère. Eugénie était née en juillet de l'année suivante, puis Rose en 1885.

Eugène ne pouvait s'empêcher d'avoir un faible pour sa fille aînée, celle à qui il avait donné son prénom. La belle Eugénie, cheveux blonds et flous, grands yeux bleu pervenche, un teint de pêche... Quand il avait bu un peu trop de goutte<sup>1</sup>, Eugène prétendait qu'elle avait une peau d'Anglaise. Il se vantait de descendre lui-même d'un comte venu d'au-delà de la mer. Eugénie levait les yeux au ciel : pourquoi un Anglais serait-il venu se perdre au fond de la Bretagne ?

Dès l'enfance, Eugénie avait montré un caractère difficile, s'enfermant parfois de longues heures seule dans la crèche, près des animaux. Mais, d'autres jours, si riante et vive qu'elle était capable d'abattre le travail de deux femmes, à jouer des bras si rapidement qu'on avait du mal à la suivre.

Eugénie aimait la fête. Un peu trop, peut-être. Son père n'aimait pas la voir rire avec les hommes. Elle était toujours d'accord pour porter à boire aux danseurs et participait souvent aux libations. Les prétendants étaient nombreux à vouloir toquer leur verre contre celui de la belle blonde. Eugène pressait sa femme de ramasser sa fille, mais Célestine faisait la sourde oreille, trop occupée elle-même à bavarder avec d'autres commères. Eugène finissait par se détourner, pour ne pas voir sa fille renverser la tête en arrière en avançant la poitrine. Rentré à la ferme, il grommelait des reproches qu'Eugénie prenait en riant :

---

<sup>1</sup> Eau de vie de pommes obtenue par distillation du cidre.

elle avait bien le droit de se divertir un peu ! Il ne supportait pas ses crises de mélancolie et se disait contrarié quand elle s’amusait ! Eugène n’arrivait pas à rester fâché quand sa fille le regardait bien en face avec ses grands yeux bleus. Il finissait par hocher la tête et tourner le dos, vaincu. Au fond de lui, il ne donnait pas tort à Eugénie. Les fêtes étaient le miel sur le pain noir des fermiers, la conclusion des travaux les plus pénibles, comme les moissons ou les battages. Plus la besogne était dure dans la journée, plus grand était le plaisir en soirée.

Certes, les travaux de la ferme étaient fatigants, mais Eugène n’était pas un fainéant. Et il n’était pas dans les plus mal lotis. Son attelage était demandé dans toute la commune et le propriétaire des terres lui faisait une totale confiance pour la gestion du domaine. Eugène choisissait seul ses cultures et coupait les haies à son initiative, sans suivre à la lettre les termes du bail signé par son père quarante ans plus tôt : *« Le fermier conservera en bon état la terre qu’il a louée, sans couper aucuns bois sur pieds sous quelque prétexte que ce soit. La première année, onensemencera en seigle et froment le tiers des terres labourables ; la seconde année, ces terres porteront du blé noir ; la troisième année, elles seront laissées en jachère pour se reposer. Dans les prairies, le fermier plantera des pommiers. Dans les terrains autour de la ferme, il cultivera des légumes, le chanvre et le lin. Il ne pourra pas semer d’avoine.<sup>1</sup> »*

Eugène s’était risqué à des nouveautés hasardeuses. Il plantait des pommes de terre, des betteraves ou des topinambours sur les terres censées rester en jachère. Sur d’autres, il semait du trèfle pour disposer de prairies temporaires. Sur les terres les plus ensoleillées, il récoltait un peu d’avoine. Il avait arrêté la culture du lin, trop difficile et de moins en moins rentable. Ses voisins lui prédisaient le pire : la fin de son bail ou, pour le moins, la nomination d’un régisseur pour le mettre au pas. Un cultivateur

---

<sup>1</sup> Inspiré de « *Les classes rurales en Bretagne du XVIe siècle à la Révolution* » - Henri Sée - 1906

de Trémorel racontait que son régisseur arrivait à l'improviste, qu'il entrait dans la ferme comme chez lui, bousculait les femmes et ouvrait les placards pour vérifier que leur contenu ne trahissait pas un dépassement des revenus déclarés au propriétaire.

Les hardiesses d'Eugène semblaient convenir au vicomte des Aulnaies. Le propriétaire passait à la ferme deux fois par an pour recevoir son écot, à Pâques et à la Saint-Martin. A cette occasion, il acceptait de mauvaise grâce les bouteilles de goutte qu'Eugène lui mettait dans les mains et repoussait d'une main ferme les poulets ou les lapins proposés par Célestine. Il profitait cependant sans vergogne du fourrage réservé par Eugène pour ses chevaux. La plus belle paille, issue de la plus belle avoine. Il ne manquait pas de féliciter le métayer pour la bonne tenue de ses terres et repartait en souriant, sa bourse alourdie par des pièces d'argent.

Célestine se plaignait du montant du loyer qui augmentait chaque année.

— C'est que l'revenu d'la ferme augmente, rétorquait Eugène.

— Il nous reste tout d'même bien peu pour nous, répliquait son épouse. Lui, dans son bel habit, il garde ses mains blanches, et on a à peine de quoi acheter des souliers pour nos enfants.

— Tu exagères toujours, alors que tu fais des jalouses avec tes tabliers neufs.

— En plus, tu t'es engagé à charroyer du cidre jusqu'à son manoir de Dinan !

— Et j'vais porter du fourrage pour ses chevaux à son cousin d'Saint-Launeuc. Ils vont organiser une chasse prochainement pour nous débarrasser des sangliers qui s'attaquent aux champs.

Quand il était question de chasse à courre, Célestine évitait de répliquer que les chasseurs faisaient parfois plus de dégâts que les sangliers. La meute n'avait-elle pas poursuivi plusieurs fois du gibier au milieu des cultures ? Un équipage avait même acculé un cerf dans une cour de ferme et l'avait mis à mort devant les paysans médusés.

— Il fallait bien l'achever ! aurait répondu Eugène.

C'était quasiment la même conversation qui opposait les époux à chaque visite du vicomte. Eugène ne donnait jamais tort au propriétaire et à ses amis. Il se sentait un peu des leurs puisque des Aulnaies partageait la goutte avec lui en lui demandant des nouvelles de sa famille.

— Tu connais pas ton bonheur, assurait-il à sa femme. Le propriétaire nous laisse libres sur les terres et il est pas trop r'gardant. Tu crois qu'il sait pas pour le lait ?

En effet, Eugène trichait un peu sur la production des vaches. Il sevrant les veaux le plus tôt possible, vers trois ou quatre mois, pour pouvoir tirer le lait des mères à son profit. Il leur donnait des topinambours en été pour prolonger la lactation. Le surplus de lait qui n'entraît pas dans les comptes de la ferme était transformé en beurre pour être vendu à l'épicerie ou sur le marché.

Sans s'en vanter, Eugène n'était pas peu fier des arrangements pris avec des Aulnaies. Il plaignait ses confrères qui vivaient dans la crainte de se retrouver un jour sans toit et sans rien pour vivre après s'être échinés des années sur des terres qui ne leur appartenaient pas. Mais, comme il le répétait à ses enfants, aucun métayer n'était à l'abri d'un caprice du propriétaire.

Cultivateur, fils, petit-fils et arrière-petit-fils de cultivateurs, Eugène n'imaginait pas vivre une autre vie. Il entretenait un lien charnel avec la terre : briser les mottes entre ses doigts, recouvrir les semis du plat de la main. Il aimait voir tourner les saisons qui apportaient des travaux variés au fil des mois. L'hiver était occupé à couper les haies, rafistoler les outils, curer les fossés. Au printemps, il fallait étendre le fumier pour amender les champs avant de les labourer. Sur certaines terres trop acides, Eugène rajoutait de la chaux. En avril, on plantait les pommes de terre, les topinambours et les choux. Vers la Saint-Jean, venait le temps des foins puis celui des moissons : l'avoine, le froment, le blé noir. Après les battages arrivait

l'automne et le moment de semer les céréales, en commençant par l'avoine en octobre.

Laboureur et propriétaire de quelques terres, Eugène faisait figure de privilégié. Sa famille mangeait tous les jours à sa faim et il avait les moyens d'employer un valet à l'année. Il envisageait d'acheter quelques arpents de landes pour les mettre en valeur, mais la prudence était de mise : des Aulnaies ne manquerait pas de s'interroger sur la provenance des fonds qui permettraient un tel investissement à son métayer. Le chanvre avait bien rapporté les années précédentes et Eugène pensait intensifier cette culture. On en aurait toujours besoin pour fabriquer des cordes ou du papier. Il ne manquait pas d'idées pour faire tourner la ferme et améliorer l'avenir des ses enfants.

Hélas, si Dieu avait été bon avec lui dans certains domaines, il n'avait pas béni sa descendance. Des douze enfants engendrés par Célestine, il n'en restait plus que quatre. Trois d'entre eux n'avaient pas passé six mois, Eugène n'avait pas eu le temps de s'y attacher. Cinq autres étaient morts avant leur première communion. Eugène en avait été contrarié, bien sûr, mais la nature était ainsi faite, les enfants naissaient fragiles et certains n'arrivaient pas à grandir. C'était pareil dans toutes les familles. L'instituteur avait son idée sur la question, sans avoir lui-même d'enfant. Il prétendait qu'il ne fallait pas faire dormir les nouveau-nés dans le lit des parents et qu'il fallait séparer les enfants malades pour empêcher la propagation des microbes. M. le Curé tenait ces propos pour négligeables et incitait ses ouailles à continuer à vivre comme elles l'avaient toujours fait. Dieu savait ce qu'Il avait à faire et chacun devait respecter Sa Sainte Volonté. Quoi qu'il en soit, Il semblait avoir voulu envoyer un signe d'encouragement à Eugène en lui donnant un dernier enfant à presque cinquante ans, alors que Célestine en avait quarante-trois.

Pour éloigner le mauvais sort, la future maman avait gardé une petite branche de sureau contre son ventre tout le temps de sa grossesse. Quelques semaines avant le terme, Eugène avait

attelé le char à banc et le couple s'était déplacé jusqu'à Broons pour acheter une berceuse en merisier. Un caprice de femme enceinte qu'Eugène n'avait pas voulu refuser à son épouse. Célestine avait fabriqué un petit matelas dans une pièce de lin et l'avait garni de balles d'avoine. Pour le dessus du lit, elle avait cousu une couette remplie de plumes. Sur le haut du berceau, elle avait monté un voile blanc bordé de dentelle. Eugène craignait de voir sa femme mourir en couches, mais la naissance s'était bien passée. L'enfant avait dormi jusqu'à ses deux ans dans cette sorte de nacelle qui semblait lui plaire. En hiver, le berceau était placé près de la cheminée. En été, on le mettait au soleil sur le pas de la porte. Lorsque sa mère travaillait aux champs, elle emportait le nourrisson dans une corbeille d'osier, enveloppé dans ses langes comme un paquet. Célestine et ses filles avaient passé de longs moments autour du petit Joseph, à lui parler et à le bercer.

Quand le blondinet était sorti de son berceau, il s'était vite mis à courir après les poules.

— Ce s'ra un rapide, faudra cacher vos filles ! claironnait Eugène à qui voulait l'entendre.

On l'avait parfois jaloué pour sa bonne fortune professionnelle, mais Eugène avait su se faire des amis en prêtant des outils ou de la main d'œuvre à ses voisins. Il ne manquait pas de compères pour boire une bolée avec lui au café pendant que Célestine suivait la messe. On riait avec indulgence de cet homme tombé en adoration devant un petit venu sur le tard.